

résidence

imaginer l'après

éditions **prisedeparole**

COLLECTIF

Imaginer l'après

Éditions Prise de parole
Sudbury 2020

Image en première de couverture : Olivier Lasser
Accompagnement, révision : Stéphane Cormier et Chloé Leduc-Bélanger

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright © Éditions Prise de parole, 2020
Copyright © Chaque auteur et autrice, 2020

Avant-propos

Ce livret contient sept textes réalisés par autant d'auteurs et d'autrices au printemps 2020, en période de confinement, dans le cadre d'une « résidence à domicile ».

L'unique consigne était de créer un texte en prose ou en poésie inspiré de l'idée de l'*après*.

Des vidéos et œuvres sonores conçues avec les moyens du bord permettent d'entendre les voix des résident.e.s. Elles sont disponibles sur le site web des Éditions Prise de parole.

Me projeter

Sylvie Bérard

Il m'a toujours été difficile de me projeter. J'ai toujours été du genre à vivre dans le moment présent. Ma vie, je l'ai décidée au fur et à mesure, à partir de ce que je désirais faire ici, maintenant, ou, à la limite, à la prochaine échéance. Je n'ai pas suivi de plan de carrière ni ne me suis jamais bien entendue avec les coachs de vie, même avant que les êtres humains abandonnent cette profession aux mains des intelligences artificielles. À l'époque où nous pouvions encore voyager – je parle bien sûr du temps d'avant l'interdiction des activités touristiques non virtuelles – j'aimais le faire, mais sans guide. Je trouvais une destination, et elles ont été nombreuses... Je suis quand même parmi les rares personnes à avoir séjourné dans la station lunaire. C'était pour mon

travail, mais quand même, j'en ai rapporté de jolies images... Je trouvais un endroit à visiter et m'y lançais, sans parachute, pour ainsi dire, *in media res*. Je me projetais physiquement, femme-canon des destinations peu fréquentées, mais je ne préméditais rien, attendant que mon esprit soit réuni avec mon corps. Je ratais parfois les attractions à la mode, mais cela ne me dérangeait pas trop. Je n'ai jamais été intéressée par les cathédrales gothiques, ou alors peut-être par une seule, celle de Gaudí, que j'aurais eu du mal à manquer. Je me demande où il se projetait, l'architecte catalan... sûrement plus dans l'intemporel que dans l'avenir, je dirais, avec ses tours interminables – et interminées d'ailleurs...

Quand il a fallu nous réfugier dans les abris, je n'ai pas rouspété. J'ai choisi d'aborder les choses une à la fois... cela ne m'a pas été difficile, c'est ce que j'avais fait durant toute mon existence. Je me suis fait une vie, là-dessous, pendant que la planète se refaisait une beauté, à la surface. Les jours alternaient sagement avec les nuits, sauf que les journées duraient huit heures et le sommeil une année. La Terre est *high maintenance*, alors, cryogénie aidant, nous la laissons prendre son temps, rajeunir, pendant que nous vieillissions à peine. Il était difficile de se projeter pendant les huit heures d'éveil. Nous renouions les uns avec les autres, mais comme on voyait toujours les

mêmes têtes dans nos unités souterraines, au bout de cent ans cela est devenu lassant. Ce n'est pas comme si nous avions tous les jours quelque chose à nous raconter !

Je n'essayais pas d'imaginer ce que serait la vie, après. Les variables étaient trop grandes. D'abord, je n'étais même pas sûre d'être encore là pour le vivre. La cryogénie est une petite merveille de la science médicale, mais elle comporte aussi ses risques. On nous avait prévenus au début de l'exil souterrain : tout le monde ne se rendrait pas jusqu'au bout. Au petit matin, lorsque nous nous éveillions, il manquait toujours quelques personnes à la table du déjeuner. Au début, cela nous attristait. À la fin, nous étions comme blindés, immunisés contre le deuil, habités par la fatalité. Et puis même si j'atteignais la sortie, je n'avais aucune idée de ce que je trouverais dehors. Il me revenait bien sûr le cliché de la caverne de Platon. Mais ce n'est pas comme si j'avais oublié ce qu'était le soleil !

Un matin, au réveil, la nouvelle est tombée : la grande évasion était pour dans quelques jours – quatre ou cinq ans, le temps de préparer le terrain. Cette journée-là ne fut autour de moi que bourdonnement. Ça ne parlait plus que de la vie qui nous attendait, de notre nouvelle société sur une Terre réjouvénée, d'avenir, donc. Moi, je restais en retrait, écoutant les

autres, inapte à participer à l'excitation collective, incapable aussi d'être celle qui mettrait un frein à leur enthousiasme. Une nuit, deux nuits, cinq années ont passé, et puis, le cinquième matin, le moment est venu de sortir. Une écoutille s'ouvre, puis la suivante, puis une autre encore et le jour nous tombe dessus.

C'est en fait le crépuscule – le moment le plus judicieux, selon les autorités, de nous faire regagner la surface en douceur. L'air me frappe de plein fouet. C'est beaucoup trop d'air et d'espace, en haut, et autour. C'est l'été; les parfums et les couleurs se mêlent. Et avec elles, les sons, libres, vastes, non réverbérés. Les voix se perdent dans l'infini.

Ce soir, nous dormons à la surface. Demain matin, le soleil se lèvera. C'est tout ce que j'ai envie de prévoir. En attendant, au lieu de compter des moutons, je fredonne dans ma tête la même vieille chanson du vingtième siècle qui m'a habitée durant notre confinement.

*Il n'y a plus d'après
À Saint-Germain-des-Prés
Plus d'après-demain
Plus d'après-midi
Il n'y a qu'aujourd'hui*

Sans titre

Lisa L'Heureux

ouvrir tour à tour les tiroirs
tout mettre à l'envers
taire les tempêtes inutiles
qui écorchent la peau

écrire le tremblement des jours accumulés
à brûler derrière les plis de l'attente
arracher l'intensité du feu
la conserver en toute maladresse
pour éviter de devenir
nature molle

gratter la fêlure du quotidien
s'armer de ses plus belles robes
s'éparpiller dans la simplicité

de l'instant même
qui fuit

déjà

sortir intacte
l'étincelle cachée
dans le creux du ventre
se frayer un chemin
en loup solidaire
cernée jusqu'à l'ombre

traîner des heures durant
les bras béants et tellement
tellement étendus
sous un ciel invincible
sans constamment subir le fléau
de l'insondable

j'écris au présent
vacillant imparfait

écrire comme une incantation
pour essayer de rendre réels
les repères du temps morcelé

pour dresser une cartographie du réconfort
pour toi
confiné dans cette maison de moi

toi qui commences à peine à entendre
avec tes paupières serrées-closes
trop sensibles pour voir frémir la lumière

du bout des doigts
je tente de te rejoindre
entre les lettres tracées au crayon
et les bruits
qui glissent entre nous

de simples murmures
inachevés

un jour
ça sera à toi
de nous inventer

tranquillement, pas vite
la vie apparaît par le toucher
en reliant par pointillés
des fragments de douceur

la bouche
le contour d'une mâchoire
la paume de chaque main
les doigts qui s'étalent
sur toutes les surfaces possibles

découvrir le monde
logé dans des recoins oubliés
la braise sur la peau

je peux pas te dire que ça ira
toujours
sans désastre ni déchirure
ça serait te mentir

je préfère te dire
qu'avec les débris
je te montrerai comment planter des jardins
que nous pourrons arroser
de gouttes de pluie feutrées

devant les murs dénudés
de nos anciens accroires
ensemble nous colorierons
des paysages de conifères
à n'en plus finir

dans les plus belles teintes de vert
à la tombée du jour
des voix s'élèveront en récits
pour apaiser le bruit du vent
pour boucher les trous de l'amnésie
pour remodeler les probables
nous serons nombreux
cramés autour du poêle
car personne sera obligé de rester
dans l'embrasure de la porte

l'après sera pour toi
une éventuelle nostalgie

Premier quart

Charles-Étienne Ferland

Le cadran sonne. 4 h du matin. J’embrasse ma femme et sors du lit. Je prends mon pouls à l’oxymètre. Concentration d’oxygène : normale. Après la douche, le petit-déjeuner et le café, je me place debout près de l’entrée, retire mon pyjama et pénètre dans le sas de décontamination. Je récupère mes vêtements d’extérieur et mon masque de leurs étuis de stérilisation et les enfile. Le masque recouvre mon visage en entier, comme un scaphandre. Une cartouche de filtration HEPA-carbone tient sur le dessus, là où se trouverait le tuba du plongeur. Au centre agricole, le premier quart m’attend.

C’était un vœu pieux de croire que la pandémie passerait vite. On estimait que les mesures restrictives allaient durer jusqu’à ce qu’un vaccin soit disponible.

Sauf que l'immunité, même acquise après la contraction du virus, est de courte durée. « L'après » a commencé lorsque les gens se sont rendu compte que la vie n'allait pas redevenir comme avant. Il y a eu de beaux mots sur un monde meilleur, plus solidaire. Le genre de paroles suivant un armistice ou un 11 septembre. Une partie de la population a cru que le virus serait relayé aux oubliettes. Pour ma part, j'étais prêt à parier que certains nieraient même l'existence de la pandémie comme d'autres nient que l'Holocauste a eu lieu. Les canaux de Venise redeviendraient vite troubles, l'Himalaya, invisible depuis le Pendjab. Toujours pas de vaccin à l'horizon.

Les protocoles de biosécurité ne sont pas près de disparaître. J'ai arrêté d'espérer un retour à la normale. En voiture, je passe au contrôle de bien-être. Je baisse la fenêtre et une machine prend ma température. On me tend un coton-tige, je procède à la culture nasale supervisée et dépose le bâtonnet dans le récipient de la borne automatisée. Ma plaque d'immatriculation est prise en photo – autorisation de circuler validée au passage – et je recevrai un texto dans les soixante minutes pour me dire, sûrement, que je ne présente aucun symptôme. Si elles me conviennent, les mesures ? À vrai dire, je suis tellement fatigué en ce moment que je ne sais pas quoi en penser. Auto. Boulot. Dodo. Et ça recommence.

Aujourd'hui, on reconnaît que l'économie doit redémarrer. Or, pour que les gens puissent retrouver un semblant de vie normale, ceux qui doivent se déplacer pour des raisons essentielles ont été sommés de se munir d'équipement de protection. Car pour que l'économie reprenne, il faut qu'un pourcentage de la population puisse quitter son domicile et circuler. Quand je sors, je présume que chaque personne est infectée ou peut l'être. Je prends toutes les précautions possibles. Comme les travailleurs le faisaient dans les élevages porcins depuis plus d'une décennie avant même que l'on parle de la crise.

Au travail, la climatisation marche à fond. Il fait chaud sous la combinaison sanitaire blanche. Comme si on travaillait dans un laboratoire de niveau P4, protection maximale. Un problème médical est devenu un enjeu d'ingénierie. Il a fallu repenser jusqu'aux repas. Ils sont désormais liquides. Des soupes et des frappés aux fruits, car on ne peut pas retirer le masque. Il faut glisser la paille délicatement sous son rebord pour la diriger à sa bouche. Les locaux, les serres et les hangars sont stérilisés plusieurs fois par jour et l'air est filtré vers l'extérieur. Des panneaux de plexiglas séparent les travailleurs. Impossible d'entretenir une conversation autrement que par l'entremise de son cellulaire, ce qui a amené

la nationalisation des données mobiles. La connexion de base n'est pas rapide – il faut payer pour le service de luxe – mais comme elle est gratuite, ça me va. Mon emploi d'ouvrier agricole me demande d'être présent physiquement. Les semis de maïs, de blé et de soya n'attendent pas. Pas de télétravail possible pour moi. Soit je rentrais au travail, soit je quittais mon poste et devais me satisfaire de la prestation d'urgence. Mais bon, on essaye d'économiser pour une maison...

Avant de quitter le boulot, et puis à nouveau quand je rentre chez moi, je dois passer par un sas de décontamination. L'entrée de mon condo est une antichambre tapissée de toiles de plastique comme celles qu'utilisent les peintres en bâtiment. Elle contient l'équipement de décontamination par rayonnement ultraviolet fourni par le ministère de la Santé. Je pose le masque dans une boîte de stérilisation, les chaussures dans un bassin désinfectant. Je me déshabille entièrement et désinfecte mon corps. Les vêtements de l'extérieur ne franchissent pas ce sas. Rien du dehors ne rentre en dedans. Seul mon corps nu, propre, est admis dans la maison. Ma peau est irritée par toutes ces solutions désinfectantes qui pourtant sont nécessaires à me garder en santé.

J'ouvre une bière et m'assois devant la télé avec ma femme, qui a passé la matinée à l'ordinateur. Une pub présente la première berline où chaque passager possède son propre compartiment scellé. Parfait pour le covoiturage, les taxis ou les Uber. Après un brin de télé, je me connecterai sur un jeu vidéo, puis exécuterai les exercices prescrits par le ministère pour suppléer aux activités que nous faisons jadis à l'extérieur. Pour sortir, virtuellement, sur un terrain d'exercice. On accorde une grande importance aux dimensions virtuelles aujourd'hui. Et aux dernières actualités, bilans d'infections et d'éclosions. Je passerai quelques appels à mes proches. Leur présence me manque. Un vide que la vidéoconférence peine à combler. J'irai me coucher avant qu'il fasse nuit. Je prends mon pouls à l'oxymètre. Concentration d'oxygène: normale. Demain encore, le premier quart m'attendra, et je serai au rendez-vous.

Remerciements : Carla Parodi, Suzanne Deustch, Lorne McClinton, Stéphane Cormier, Chloé Leduc-Bélanger

La visite

Charles Bender

Le lendemain ne pouvait pas venir assez vite. Au bout du chemin, tu retrouverais le vertige de te balancer, les pieds pointant vers les champs et les boisés. Les mains de ta grand-mère te pousseraient doucement dans le dos, t'offrant chaque fois un bref moment d'envol et de complicité. Complicité mainte fois renouvelée au cours de la journée dans la création de châteaux de sable éphémères, dans la recherche de la prochaine pièce d'un casse-tête, dans le partage d'un thé imaginaire sur la petite table de bois usée d'un solarium inondé de soleil. Il y aurait aussi ce film que tu partagerais avec elle, celui dont tu t'es régalée si souvent, et qu'elle n'a pas encore vu. Tu lui apprendrais toutes les chansons et vous les chanteriez doucement, après un bain de mousse dont les bulles

monteraient jusqu'à t'en chatouiller les oreilles, avant de t'endormir dans ses bras. Elle te l'a promis, elle se l'est promis à aussi.

Déjà tu n'arrivais plus à jouir du plaisir exceptionnel de regarder en continu tes émissions préférées pendant que, de l'autre côté de ta porte de chambre, tu entendais tes parents déballer et désinfecter une nouvelle épicerie. Malgré toi, les protocoles fastidieux que s'imposaient tes parents se glissaient dans les histoires que vivaient tes poupées. Tes amis, quand tu pouvais les voir, n'étaient plus que des fantômes plats avec qui il était impossible de courir, de construire des tours de blocs, ou de se chicaner pour l'exclusivité d'un jouet. L'élan enivrant d'une sortie en vélo était constamment retenu par la rencontre de gens qui ne respectaient pas une distance qui convenait à tes parents. Il y avait aussi la fatigue immense qui semblait les habiter et qui rendait leur implication dans tes jeux de moins en moins satisfaisante... Ou même souhaitable.

Et puis, tout à coup, une subtile allégresse, marquée par une épicerie énorme, s'est invitée dans le foyer. Une brise d'anticipation est venue libérer l'espace de la poussière des minutes mortes qui s'y était accumulée depuis le début du confinement. À l'inverse, les balises et les protocoles sont devenus plus rigides. Le vélo a disparu dans le cabanon, la cour

arrière n'étant plus que le seul monde à explorer. Les boîtes de carton pleines de surprises, qu'on attendait plusieurs jours avant d'ouvrir, n'apparaîtraient plus sur le pas de la porte et, chaque soir, il faudrait patiemment endurer la tige désagréable d'un thermomètre sous ta langue. Aucune faille ne devait permettre aux petits monstres, qui t'avaient forcée à te cacher si longtemps, de pénétrer dans la forteresse familiale. Bientôt, la garderie ouvrirait de nouveau ses portes mais, avant de retrouver les mains moites de tes amis, tu irais faire un festin de bisous et de câlins chez grand-papa et grand-maman.

Tu as affronté ces sacrifices avec le courage d'une petite fille d'un peu moins de quatre ans. Parfois tu devais travailler fort pour ravalé une crise mais l'idée de pouvoir te blottir contre grand-maman arrivait à rendre toute privation supportable. Tes parents rationnaient précautionneusement les œufs, il y avait donc moins d'occasions de cuisiner avec maman. Papa faisait de son mieux pour combler ce manque en redoublant d'ardeur dans les jeux que tu proposais mais se fatiguait vite d'être constamment accroupi à ta hauteur.

Enfin, un soir au souper, tes parents t'ont annoncé que vous prendriez la route le lendemain pour vous rendre chez tes grands-parents. Le sommeil t'a fuie longtemps mais une fois endormie tu as rêvé de cette

maison chaleureuse où l'ambition de tes caprices n'avaient que le cœur généreux d'une grand-maman comme garde-fou. Le matin suivant, les dernières pommes de terre, les derniers œufs et les quelques fruits qui restaient ont servi à préparer un déjeuner fastueux.

Dans ton petit siège d'auto, tu chantes, en boucle, ta chanson préférée. On remarque, en approchant de la maison, que la grande galerie a enfin été repeinte. Tu trépignes et tentes de défaire les sangles du siège devenu un peu trop petit depuis la dernière fois où tu y as été installée; la neige couvrait encore le sol à ce moment-là.

Grand-papa et grand-maman ouvrent la porte et sortent d'un pas hésitant. La chienne, debout sur ses pattes arrières, gratte la fenêtre en gémissant, demandant qu'on la laisse sortir. Tu te tortilles comme une anguille dans nos bras, tes pieds cherchent le contact du sol pour que tu puisses t'élancer. Te retenir ne fait que retarder un moment que nous avons mis deux semaines à préparer, prêts à en assumer toutes les conséquences.

Tu touches enfin le sol et tu te mets à courir. Tes grands-parents cessent d'avancer, leurs corps accusant même un imperceptible et involontaire recul.

Les bras de grand-maman se croisent inconsciemment sur sa poitrine. Tes bras à toi, si grand ouverts il

y a un instant, pendent de chaque côté de ton petit corps assoiffé de caresses.

Tu restes là, immobile et indécise. La distance qui te reste à parcourir – qui nous reste tous à parcourir – soudainement redevenue si grande.

Nouvelle saison

Sonia-Sophie Courdeau

Les grandes chaleurs de l'été sont terminées. Finie, la récré !

Ç'aura été facile de m'adapter une fois que ma situation financière a été prise en main. 2000 \$ par mois en prestation d'urgence ? D'accord.

J'en ai profité pour écrire un manuscrit, prendre du temps pour moi, humer les fleurs et parler aux écureuils. Guérir une autre tranche du passé, faire la paix avec moi-même, réfléchir à mon modèle d'affaires. Cuisiner.

Malgré les contraintes, je suis surprise de constater à quel point je me suis sentie libre en cette période de confinement. Devrais-je avoir honte ? Souvent, je me retenais d'agiter les bras comme un oiseau en traversant le parc. Moi qui déteste les grandes foules,

je me retrouvais sur un terrain de jeu qui attendait que mon imagination se fasse voix. Qu'allais-je inventer aujourd'hui? Comment allais-je occuper ce carré d'herbe où les arbres et les étourneaux se réunissaient?

Je ne vais pas mentir : j'aimais que le confinement se prolonge. Pas de retour au travail en mai? Parfait. J'allais réviser mon manuscrit. Rembourser une partie de mes cartes de crédit en attendant de devoir reprendre mes activités « normales ». Créer en attendant de retrouver mon gagne-pain sans gluten.

J'ai recommencé, il y a quelques semaines, à enseigner le français langue seconde à temps partiel, après avoir terminé un contrat estival qui m'a permis de me nourrir. Dans l'ascenseur, je balance un sourire fake aux employés que je croise.

— Contente que la crise soit finie?

— Meh... (Haussement d'épaules.) Je rêve encore que l'écriture soit jugée comme un service essentiel. Et vous?

Évidemment, parce que mes échanges avec les autres employés se font rares, personne ne semble comprendre. De peur de les ennuyer avec mes soucis d'écrivaine, je me garde d'ouvrir la canne de vers que j'ai en bouche. Finalement, l'ascenseur me crache au sixième étage : bonne journée, Mme Courdeau ! J'en profite pour vérifier si ma fly est bien zippée. « C'est

quoi, le bon mot pour fly et zippée encore ? », je me demande en espérant récupérer mon français standard dans le local où je l'ai laissé la journée précédente. « C'est temporaire, me dis-je, c'est temporaire. »

Heureusement, les étudiants sont sympathiques et en plus d'être une comédienne enthousiaste, je suis une excellente pédagogue. En retour, ils m'apprennent à être plus patiente : je répète les phrases au besoin, len-te-ment, plus lentement encore. Je fais une traduction spontanée vers l'anglais avant de revenir au vocabulaire initial. J'AR-TI-CULE bien les mots, de la même façon que je le ferais lors d'une lecture poétique. On déambule vers d'autres sujets – les affaires, la vie ! La plupart des apprenants sont des employés de la fonction publique qui appuient des entreprises en démarrage dans la région. Ils n'hésitent pas à partager des ressources avec moi. Je suis reconnaissante pour ces échanges qui nous rapprochent.

Après le travail, quand il fait beau, j'opte pour marcher 45 minutes plutôt que de prendre l'autobus vers chez moi. La vie a repris son rythme pour la majorité des travailleurs en chemise et cravate : ça court dans un sens, vers l'arrêt d'autobus sur la rue Albert ; ça court dans l'autre, vers la station Parlement du O-Train. « C'est temporaire, me dis-je, c'est

temporaire. » Je me fais toute petite pour éviter que quelqu'un me rentre dedans, puis je tourne à gauche, sur Sparks. J'ai toujours aimé divaguer tout en admirant les restaurants, les boutiques et les centres de méditation-yoga qui logent chaque côté de cette rue piétonnière. Je suis triste, par ailleurs, de constater que certains commerces ont dû fermer leurs portes. Tant de gens ont dû abandonner des projets qui leur étaient chers. Tant de deuils ont dû être entamés. Tant de vies transformées peinent encore à se relever. Rendue à la rue Bank, je décide de m'arrêter dans un café où je griffonne, dans mon carnet, quelques vers qui m'habitent :

*un bruissement d'ailes
éradiquer les pertes et rêver d'autres ciels
se ramifier, déjà*

— Hi there ! What can I get you ? me demande la serveuse avec enthousiasme.

Je devine qu'elle a dû s'ennuyer d'avoir des relations sociales. Je commande sans tarder un latté à la citrouille, « it's been too long ! », je m'exclame.

— Avec crème fouettée ? s'empresse-t-elle d'ajouter en remarquant mon accent.

— S'il vous plaît !

Son sourire flotte au-dessus du nuage dans le verre qu'elle me tend (Mmm...). Je lui verse un pourboire

en guise d'appréciation et poursuis mon trajet, inondée de soleil, absorbée par les mots qui séduisent mon esprit, que j'expulse à l'encre noire dès mon arrivée. Dehors, le ciel est encore bleu et les arbres se préparent à accueillir une nouvelle saison : ma préférée. Je souris à la vue des oiseaux qui, bientôt, migreront vers le sud. « Tout est temporaire », que je me répète en retirant l'élastique de mes cheveux.

le corona-vers

Véronique Sylvain

après
demain
serons-nous
encore là ?

dans l'étreinte
de nos écrans

de nos yeux
et de nos corps
numériques.

dans l'étreinte
éphémère
de nos regards
et de nos mots.

dans celle
de nos peurs
épidermiques
et de nos voix
devenues
aphones.

dans notre chaleur
humaine
en version
abrégée.

avec nos doigts
d'ongles incarnés
à palper, sous les draps
la peau des écrans

plutôt que celle
des grands oubliés.

⋮

avec nos pieds
qui ont réappris
à marcher

et à sauter

d'un carré
de trottoir
à un autre

pour franchir
les distances
devenues
trop petites
ou

trop grandes

comme ces enfants
qui ont vidé les villes
de leurs parcs
et qui dessinent déjà

sur des gants de plastique
des préservatifs
des désinfectants
et des papiers hygiéniques

le pain
trop cuit.
la déconfiture
humaine.

comme ces parents
qui ont redécouvert
la vie en famille
ou le vin de minuit.

⋮

que ferons-nous
demain

s'il n'existe plus
de véritables lieux
pour prendre la fuite

sauf

dans le cœur
de ces amitiés
que même
des frontières
n'ont jamais su
détruire.

et peut-être aussi

dans ces jardins
dont on a trop
ignoré le silence.

⋮

peut-être que
cet été

la covid-19
sur toutes
les lèvres
et les langues

même au-delà
des gorges,

n'aura pas dit
son dernier mot.

⋮

peut-être

resterons-nous
coincés
avec toutes nos
petites fins
du monde.

livrerons-nous
nos corps
chastes
et aseptisés
à des contrebandes
de caresses.

deviendrons-nous
aussi mobiles
qu'une cabine
téléphonique.

et lorsque
nous en
aurons eu
plein le masque

et aurons atteint
le climax
de la solitude

nous arracherons
nos cuticules

pour oublier
les climato-sceptisés.

⋮

nous fraierons *cash*

Éric Charlebois

nous nous regarderons en reprise
nous nous reprendrons du regard
nous nous donnerons poignées de mains accolades
embrassades caresses à distance comme si nous
étions deux
maîtres universels
nous paierons *cash*

dans les phylactères incubateurs de nos propres
aisselles et de nos propres aines nous transpirerons
de toutes parts et ça exsudera de toutes pores parce
que nous retiendrons notre souffle
nous croirons que c'est bien allé et que ça ira encore
mieux parce que c'est comme ça que l'espoir et
la vie coexistent aux antinomies de ce qui est sans
bout

aux pôles opposés de ce qui n'est ni ovale ni
elliptique de ce qui est un cercle parfaitement
ouvert come in charge in join in calamine et
amphétamine il y en a pour tout le monde
n'attends pas que nous t'invitions en t'envoyant
un lien zoom ou en t'appelant hangout ou meet
l'ordi a été immolé parce que c'est ce qui était
soupçonné d'être le plus contaminé
nous paierons *cash*

nous ne serons plus jamais ni claustrophobes ni
agoraphobes
nous serons fous braque et nous ne taperons plus
du pied comme
des agents de service canada en peloton d'exécution
derrière le gars ou la fille qui fait impitoyablement
vérifier sa barge de billets de loto avant d'en acheter
encore plus pour avoir encore plus de chances
de gagner
nous paierons *cash*

nous suivrons dans le cul le truck qui fait les lignes
en fin de soirée ou en début de nuit
sentir l'haleine de l'autre à la pompe à essence sera
notre grand caprice
nous regarderons le téléviseur éteint en rafale
nous nous désabonnerons de l'intra-trop-net
nous ne ferons plus jamais quoi que ce soit à haute
vitesse
nous froterons nos pièces et nos billets de banque
et plus jamais de virements bancaires et nous
aurons les lèvres soudain gercées en braille
contrefaçon de la surréalité
nous exigerons des relevés sur papier hygiénique
et des rain checks pour les ensembles à raclette
et à fondue écoulés partout
nous paierons *cash*

nous serons au cœur de l'autre coquille semi-
perméable enfin
nous serons plus entomophiles que jamais
nous voudrions des maladies transmises
sensuellement
nous tendrons la main après l'avoir décrochée du
creux du coude
ils n'auront dorénavant qu'à prélever nos empreintes
labiales
il y aura un arc-en-ciel entre la sueur et la veilleuse
le rêve transgénérationnel
nous chiquerons les bandes de duct tape
nous paierons *cash*

nous nous mettrons à distance
à nu
nous nous disputerons le groenland
nous jouerons à candy crush
en cruchant des sweet tarts et des rockets
le long des sentiers piétonniers
nous serons tous pokemon égaux
nous paierons *cash*

nous n'aurons plus à nous tenir derrière des traits
adhésifs en damier
nous serons des ninjas et des commandos poussant
des paniers
de deux mètres
remplis de matériel de camping de semelles
orthopédiques de trousse de premiers soins et
de cerceaux qui ont une circonférence de
12,5663706144 m ($4 \times \pi$ m)
nous serons des arpenteurs-géomètres dans
des enclaves de coworking
nous serons des échangeistes avec
un protecteur buccal
la moitié inférieure du visage comme
un gant de frappeur oublié au fond d'un sac
ou comme un burrito
et
une démarcation de zoro
au-dessus du nez
nous paierons *cash*

nos comptes de crédit seront maxés plafond
cathédrale
nous rangerons peu à peu notre ruban à mesurer
notre bras télescopique et notre vaporisateur de
THT
nous serons serrés
nous nous alignerons à la caisse pour nous procurer
des jeux de société
transformée cellophanée
nous aurons mué
nous découperons nos cartes en plastique
nous ferons des notes IOU avec nos poèmes d'amour
nous ferons une nappe en courtepointe avec nos
bilans hypothécaires et notre déclaration de revenus
nous danserons en faisant le train serpentant à travers
les allées des grands magasins des boutiques des
restaurants des parcs et des arcs-en-ciel épiques
craies pastel sur asphalte pixelisé
à l'algorithme d'un
nouveau pouls soumis à
l'osmose
pèlerinage périlleux vers la table de nos proches
lointains
nous paierons *cash*

nous nettoierons notre cpap avec
la condensation des partys de retrouvailles
nous porterons nos culottes
nous nous serrerons
à
la ceinture
nous fraierons *cash*
nous nous laisserons ausculter
pochoirs d'ancrage
nous irons chez le chiro l'esthéticienne
le maitre reiki
nous reviendrons comme des samares
nous nous joindrons comme des molécules
nous nous enlacerons comme des rubans
attrape-bestioles
nous nous referons ensemble sans faire semblant
nous nous vaccinerons à l'aseptisant avec l'aiguille
du baromètre
nous rangerons les jouets des enfants dans un coffre
hermétique au chemin
nous aurons triomphé de la crise de la quarantaine
nous aurons hâte de nous donner la grippe
nous ne prendrons rien d'autre pour du *cash*

nous créerons un CAPTCHA
tactile
détecteur thermique

nous fraierons *cash*

Remerciements

Nos remerciements vont aux auteurs et autrices qui ont accepté se commettre à un exercice de projection pendant une période où il était hasardeux de sortir de ses quatre murs.

Nous remercions également les personnes qui ont prêté leur concours à la réalisation des œuvres vidéo et sonores qui accompagnent les textes.

Nous désirons également remercier Ontario Créatif pour son appui financier.



Table des matières

Avant-propos.....	3
Me projeter.....	5
Sans titre.....	9
Premier quart.....	14
La visite.....	19
Nouvelle saison.....	24
le corona-vers.....	29
nous fraierons <i>cash</i>	37
Remerciements.....	45



sans explosions cette ville n'existerait pas

Robert Dickson